



# Eduquer à l'éthique animale

## en Terminale à travers le programme de philosophie

(par Gisèle Souchon, agrégée de philosophie)

Le programme de philosophie de Terminale, toutes sections confondues, comporte un certain nombre de notions que les professeurs doivent aborder pour aider les élèves à construire leur propre pensée et à réfléchir ensuite de manière autonome sur eux-mêmes et sur le monde.

Ces notions s'articulent autour de 5 grandes thématiques (pour le programme le plus vaste, celui des séries littéraires) :

- **Le sujet** (conscience, perception, inconscient, autrui, le désir, l'existence et le temps)
- **La culture** (langage, art, travail, technique, religion, histoire)
- **La raison et le réel** (théorie et expérience, démonstration, interprétation, le vivant, la matière et l'esprit, la vérité)
- **La politique** (la société, la justice et le droit, l'Etat)
- **La morale** (la liberté, le devoir, le bonheur)

Les professeurs peuvent évidemment traiter ces notions dans l'ordre qu'ils souhaitent et les regrouper différemment. Souvent, nous commençons cependant par traiter du **sujet** et de la connaissance de soi qui semble être le point de départ logique et naturel de toute réflexion philosophique puisque c'est ce « connais-toi toi-même » auquel Socrate tentait de consacrer sa quête de vérité, répondant ainsi à l'injonction du temple de Delphes.

C'est que, depuis l'antiquité, le but de la philosophie est, non pas de passer avec succès son baccalauréat, mais avant tout d'accéder au **bonheur** et le bonheur réside dans une harmonie avec soi-même, avec les autres et avec le monde. Pour atteindre la première et la plus importante de ces harmonies, il faut donc se connaître soi-même. L'harmonie avec autrui relève de l'éthique, de la **morale** et de la **politique** et l'harmonie avec le monde d'une prise de conscience de notre place dans celui-ci.

**Or, la réflexion sur l'animal peut nous aider dans ce vaste projet.** Se connaître soi-même en tant qu'homme et en tant que **sujet**, va effectivement nécessiter une réflexion sur l'humain et sa prétendue spécificité. Notre découverte de cette altérité qu'est l'animal va nous aider ensuite à repenser nos **rappports éthiques à autrui** et la reconnaissance de notre fraternité avec l'animal va sans doute nous aider à en finir avec l'anthropocentrisme et à mieux comprendre notre rapport à la nature et notre place dans l'univers. Le professeur de philosophie peut donc facilement introduire la question animale et se servir de l'animal comme guide introductif à une réflexion authentique sur soi, les autres et le monde.

Il aborde ainsi le programme de philosophie d'une façon très différente de celle qu'utilise la plupart de ses collègues. En effet, comme le souligne Florence Burgat dans *Animal, mon prochain*, l'animal en Terminale,

n'est traité que de manière négative : quand on parle du langage c'est pour dire que c'est une spécificité humaine, que l'animal n'en est pas doté, idem pour le travail, la justice, la morale et bien-sûr l'intelligence. On conforte ainsi l'élève dans l'idée d'une différence radicale entre l'homme et les animaux et on le maintient dans un anthropocentrisme cartésien. On l'empêche ainsi par là de se connaître lui-même puisqu'on l'incite à méconnaître tout ce qu'il y a d'animal en lui. On le maintient dans le préjugé et la pensée superficielle. On renie ainsi tous les travaux de Darwin et toutes les études de la science contemporaine sur l'animal. On incite également l'élève à restreindre sa compassion, à la refuser à cet « autre » qu'est l'animal sous peine d'être taxé de sensiblerie. Il est donc temps d'évoluer et d'introduire l'éthique animale dans l'étude du programme de philosophie afin de permettre aux élèves de mieux se connaître, de mieux accepter la différence, d'élargir leur compassion et de vivre en harmonie avec eux-mêmes, les autres êtres vivants et la nature au lieu de ne vouloir en être que « maître et possesseur » comme le disait Descartes.

Nous aborderons ici le programme de philosophie à travers deux axes :

- **La connaissance de soi comme animal**
- **Le rapport à autrui pensé à travers l'éthique animale**

Le premier axe peut nous permettre de traiter plusieurs des notions du programme : **Le sujet, la conscience, la perception, le désir, théorie et expérience, le vivant, la matière et l'esprit, la vérité.**

Le second permettrait d'introduire d'autres notions comme : **autrui, la politique, la société, la morale, le devoir, la justice et le droit.**

On pourra poursuivre ce cours de philosophie en traitant séparément les notions comme le **langage, la liberté, le bonheur**, en adoptant une perspective qui intègre l'animal dans notre étude et réfléchisse sur son langage, ses moyens de communication, sur son attachement à la liberté et sur son éventuelle recherche du bonheur.

Pour les thèmes concernant ces abstractions non naturelles que sont l'Etat et la Religion, j'avoue que l'animal ne nous sera pas d'un grand secours puisque dans sa vie en société, s'il admet parfois un leader, il ne fonde pas des institutions autour d'un pouvoir étatique et puisqu'il n'a pas besoin non plus de s'inventer un dieu.

Par ailleurs, il est bien évident que ces cours de philosophie orientés vers le rapport à l'animal n'épuisent pas les thèmes qu'ils nous permettent d'introduire. Ils nous aident seulement à aborder la philosophie et la connaissance de nous-mêmes avec un regard neuf qui n'est plus anthropocentré. Ils sont destinés également à nous permettre d'introduire l'éthique animale au cœur de l'enseignement philosophique et de cesser de traiter l'homme comme une exception en le replaçant dans sa vraie famille : celle des vivants sentients.

C'est ce recadrage qui doit nous permettre de nous mieux connaître. C'est donc par là que nous allons commencer.

## **I. La connaissance de soi comme animal**

### **1. L'animal-machine de Descartes**

Pour Descartes, l'animal n'est qu'une machine, semblable à un automate particulièrement perfectionné. Ses mouvements s'expliquent donc uniquement par le jeu de subtils mécanismes et ne sont donc pas volontaires. Pour ce philosophe du XVII<sup>ème</sup> siècle, l'animal, non seulement ne pense pas, mais ne sent pas. La sensation et les sentiments, émotions, supposent une âme. Or, Descartes ne reconnaît d'âme qu'à l'homme. L'être humain est selon lui composé d'un corps, « substance étendue », corps-machine obéissant comme celui de l'animal à des lois mécaniques, et d'une âme, « substance pensante » n'occupant aucune étendue. C'est cette âme qui lui permet de penser, de douter, de croire, de vouloir mais également de ressentir des émotions. Pourquoi le philosophe refuse-t-il de reconnaître alors une âme aux animaux afin d'expliquer tous leurs comportements si semblables aux nôtres ? Pour des raisons simplement religieuses et non logiques ou philosophiques. Même si Descartes ne fait pas de l'existence de Dieu la première certitude sur laquelle il veut fonder tout l'édifice de la connaissance, il rétablit assez rapidement l'idée de Dieu après avoir posé la première certitude : « J'existe », puis « Je suis une substance pensante ». Parmi les idées auxquelles je pense certaines viennent de moi d'autres de l'extérieur, de l'expérience. Or, l'idée de Dieu comme éternel et infini ne peut venir de moi qui suis un être fini. Elle ne vient pas non plus d'une expérience (impossible) de la divinité. Cette idée ne peut donc me venir que de Dieu lui-même. L'argument manque bien évidemment de logique et méconnaît les mécanismes de formation d'une idée empirique (généralisation et abstraction). Mais à partir du moment où Descartes croit pouvoir compter sur l'existence de Dieu, il adhère aux dogmes et croyances de la religion : Dieu a fait l'homme à son image en lui donnant une âme. Reconnaître une âme aux animaux serait ôter ce privilège à l'humain et contredire la doctrine chrétienne. Descartes préfère donc fermer les yeux sur toutes les expériences et observations qui lui montreraient l'existence chez l'animal d'une sensibilité et d'une intelligence et nier que les bêtes soient autre chose que de simples corps-machines créés par Dieu.

Il faudra donc attendre l'empirisme et donc une nouvelle théorie de la connaissance et du rôle des sensations dans la formation des idées pour que le regard porté sur l'animal évolue.

### **2. Le rôle des sensations dans l'empirisme humien**

Hume, Sur la raison des animaux, 1740 : *Traité de la nature humaine*, I, partie III, section XVI

**« (...) aucune vérité ne m'apparaît plus évidente que le fait que les bêtes sont dotées de la pensée et de la raison aussi bien que les hommes. »**

Le principe de base de l'empirisme consiste à soutenir que toutes nos connaissances viennent de l'expérience. Nos idées viennent par conséquent de nos sensations. C'est en effet par l'intermédiaire de nos sens (dont se méfiait tellement Descartes) que nous entrons en relation avec le monde et en faisons l'expérience. Tout commence donc avec la sensation qui nous livre des informations. Mais il faut ensuite

que ces informations soient interprétées. La répétition d'une expérience crée selon Hume une habitude qui nous fait attendre un résultat, il s'agit de la plus simple des opérations mentales : la **généralisation**. Nous avons en effet tendance (à tort ou à raison) à généraliser nos expériences alors qu'en droit elles ne nous apportent jamais de certitude : ce n'est pas parce qu'un phénomène s'est répété des dizaines ou des centaines de fois qu'il se répétera toujours. L'expérience n'apporte pas de certitude mais juste des probabilités. Nos connaissances étant empiriques n'ont donc rien de certain, elles ne sont que des croyances fondées sur l'observation et sur une certaine régularité des phénomènes naturels. Nos idées sont donc le résultat de la généralisation de nos perceptions. On parlera davantage d'ailleurs de « **concept** » puisque *cum-capire* signifie prendre avec, rassembler. Je vois un arbre, un peuplier par exemple, puis un platane, un sapin, un chêne, et malgré leurs différences (dont je fais **abstraction**, deuxième processus mental) je rassemble leurs ressemblances sous un même nom : le concept d'arbre.

Ces opérations de généralisation et d'abstraction reposent évidemment sur la **faculté de comparer**, d'évaluer ressemblances et différences. Elle suppose aussi la **mémoire** : je dois me rappeler des expériences et perceptions passées pour les comparer aux perceptions présentes.

Or, si notre intelligence, notre faculté de comprendre, de tirer des leçons de l'expérience, provient de nos sens et de notre mémoire, ne pouvons nous pas les observer aussi chez l'animal ?

Hume insiste sur la nécessité d'appliquer la même explication aux actions humaines et animales quand elles se ressemblent. Pourquoi, comme Descartes vouloir deux principes explicatifs différents pour expliquer un même phénomène ?

Lorsqu'un animal fuit on va dire que c'est par instinct et on entend par là un simple mécanisme aveugle. Lorsqu'un homme fuit on va voir dans cet acte un choix délibéré où on va peut-être voir de la lâcheté ou une stratégie. Quand une femelle animale attire un prédateur loin de ses petits on dira encore que c'est mécanique et instinctif même si la même cause ( le danger) provoque une réaction différente, puisqu'au lieu de le fuir, comme dans le premier exemple, elle l'affronte. Mais si c'est une femme qui est prête à se sacrifier pour ses enfants on parlera de courage, de dévouement et d'amour maternel, on y verra des vertus, des émotions qu'on nie à l'animal ! Pourquoi interpréter deux comportements semblables en utilisant des explications différentes ?

### 3. Condillac et la genèse de la pensée et de la volonté

*Traité des animaux*, première partie, chapitre V : *Que les bêtes comparent, jugent, qu'elles ont des idées et de la mémoire.*

Condillac, dans le *Traité des sensations*, avait évoqué cette genèse des idées en utilisant une sorte d'allégorie : celle de la statue à laquelle on accorderait l'odorat et qui serait toute entière odeur de rose, mais qui, confrontée ensuite à une nouvelle odeur, la comparerait à la première et commencerait à établir des ressemblances, différences et préférences.

Dans le *Traité des animaux* l'expérience qu'il utilise n'est plus une expérience fictive mais une observation attentive de ce qui se passe chez un petit mammifère dans les premiers instants de sa vie.

Au départ, aveugle et sourd il se déplace de façon désordonnée et non volontaire. Mais ensuite son odorat, le plus primitif des sens, va lui livrer une première expérience : l'odeur du lait maternel. Cette odeur chaude et appétissante va produire en lui un certain **plaisir** quand ses mouvements vont l'en rapprocher. Au contraire, lorsque ses mouvements désordonnés l'en éloignent il éprouve du **déplaisir**. Il va rapidement **comparer** ces deux sensations : plaisir/déplaisir et les **relier à leurs causes**. Progressivement il va chercher à retrouver la

sensation agréable en se rapprochant de l'odeur agréable : ses mouvements ne sont plus seulement mécaniques, ils deviennent **volontaires**. Lorsqu'ils vont enfin le conduire jusqu'au sein maternel un deuxième sens va lui permettre de découvrir une autre sensation : le goût. Le lait maternel sur sa langue va produire un plaisir encore plus vif et sa bouche va rechercher ce nouveau plaisir et le reproduire. Le voila capable de téter et d'assurer ainsi sa survie.

Nous débarrasserons nous du problème en disant qu'il a été guidé par l'**instinct** ? Ce terme fourre tout qui sert à expliquer ce qu'on ne veut ou ce qu'on ne peut pas expliquer.

**Qu'est-ce que l'instinct ?** Le mot vient du latin *in-stinctus* qui désigne un aiguillon intérieur c'est-à-dire ce qui nous pousse de l'intérieur à agir. Or cet aiguillon a deux noms : plaisir et douleur. Il s'agit de deux sensations qui provoquent en nous l'action : quête ou fuite. L'instinct n'est pas autre chose que ce double aiguillon et force est de constater qu'il est présent aussi bien chez l'homme que chez l'animal ! Mais cet instinct ne nous dicte pas ce qu'il faut faire pour retrouver le plaisir et fuir la douleur. A nous de le trouver par l'expérience. Nous tirons des leçons de l'expérience très rapidement, cherchant à renouveler celles qui sont agréables et à éviter celles qui sont désagréables et douloureuses. Pour parvenir à tirer ainsi des leçons de l'expérience il nous faut développer progressivement notre mémoire, la capacité de comparer, de choisir, d'analyser les causes du plaisir ou de la douleur, de généraliser et de classer nos sensations.

Humains et animaux sont donc guidés par ces deux instincts qui les poussent à chercher les sensations agréables et à fuir les sensations douloureuses. Mais pour cela ils doivent développer leur intelligence et leur faculté de pensée grâce à l'expérience.

**Penser** vient du latin *ponsare* qui voulait dire peser, évaluer. Penser c'est donc au départ tout simplement **comparer et établir une préférence**. Sitôt qu'un animal manifeste une préférence il compare et donc il pense. Ses choix comme les nôtres sont donc **volontaires**. Tant que l'animal vit dans un environnement assez régulier on peut avoir l'impression qu'il est prisonnier de comportements pré-programmés inscrits dans son espèce. Or, il suffit de voir comment il va réagir devant un changement de cet environnement pour constater qu'il est capable de s'adapter et d'évoluer. C'est d'ailleurs tout le principe du Darwinisme : les animaux s'adaptent aux changements d'environnement ou disparaissent. La sélection naturelle favorise la création d'habitudes et de comportements routiniers dans les environnements stables car les habitudes permettent de répondre de manière adaptée et rapide aux nécessités vitales. Un environnement bouleversé et instable favorise au contraire une certaine plasticité, souplesse et ceux qui survivent aux changements sont ceux qui sont capables de trouver de nouvelles solutions, de nouveaux comportements inhabituels adaptés à une situation inhabituelle : ainsi se développe **l'intelligence**. Sans doute l'espèce humaine a-t-elle dû s'adapter à de nombreux changements, difficultés et bouleversements. L'intelligence humaine est donc le produit de la sélection naturelle et non d'un don divin qui nous distinguerait des autres espèces.

Comparons le comportement de trois animaux appartenant à une même espèce. Par exemple un singe. Prenons un singe en cage dans un zoo à qui on distribue chaque jour sa nourriture sans qu'il ait besoin de faire le moindre effort, un singe dans son environnement naturel qui vit en groupe, doit trouver de la nourriture et fuir les prédateurs et un singe élevé par des humains comme un membre de leur famille (comme par exemple le gorille des époux Thivillon à St Martin la plaine)

Le premier n'aura guère l'occasion de développer son intelligence. Il va même souvent présenter un comportement autistique et présenter des tics, se balançant sans but ou se refermant sur lui-même. Le second va développer davantage son intelligence car il va devoir s'adapter à des situations changeantes et faire preuve de ruse et de réflexion. Le troisième va probablement développer une forme d'intelligence très proche de la nôtre et des comportements semblables à l'homme. Son intelligence va être constamment sollicitée pour s'adapter à cet environnement humain.

Le degré d'intelligence ne va donc pas dépendre seulement de l'espèce à laquelle l'animal appartient mais des expériences qu'il aura eu à affronter.

Le développement d'un enfant humain passe lui aussi par le développement des sensations et nous en sommes aujourd'hui parfaitement conscients puisque la plupart des jouets d'éveil que nous offrons aux enfants du premier âge sont destinés à solliciter ses sens (toucher, vue, ouïe...) C'est ainsi que peu à peu ses idées vont naître des sensations. Plus ses expériences sensorielles seront riches et variées plus il développera son intelligence.

#### **4. Plus de différence de nature entre l'homme et l'animal chez Diderot**

Grâce aux empiristes et matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle la frontière entre l'homme et l'animal est donc enfin abolie.

Chez Diderot on trouve une approche évolutionniste pré-darwinienne et anti-spéciste : il écrit dans *La suite d'un entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot* :

**« Le vermicéau imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal... »**

Il démontre à D'Alembert que la nature est encore à l'ouvrage et qu'il n'y a pas de frontière entre les différentes formes que peut prendre la matière (minérale, végétale ou animale, inerte ou mouvante). Il prend l'exemple de l'œuf dont il décrit les changements grâce à la chaleur lorsqu'il est couvé. Il décrit l'éclosion et l'apparition du petit poussin :

**« Il en sort, il marche, il vole, il aime, il désire, il jouit, il a toutes vos affections, toutes vos actions, il les fait. Prétendez vous avec Descartes, que c'est une pure machine imitative ? Mais les petits enfants se moqueront de vous ; et les philosophes vous répliqueront que, si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous, il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison. »**

On voit bien que dès lors que la philosophie de la connaissance a cessé d'être pur rationalisme pour s'appuyer sur l'expérience, il n'est plus possible d'établir de frontière entre l'homme et l'animal. Plus on observera l'animal – comme le feront notamment les éthologues au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècle, plus on constatera que l'intelligence animale existe et se développe selon les mêmes principes que l'intelligence humaine. Les animaux sont doués de sensibilité, éprouvent plaisir et douleur et ces deux sensations servent de moteur à leurs actions comme aux nôtres. Comme nous, devant les difficultés, ils cherchent et inventent des solutions. Comme nous ils éprouvent des sentiments et des émotions. Diderot dira qu'il existe plus de différence du ver de terre à l'éléphant que de l'éléphant à nous. La frontière ne passe pas entre l'homme et tous les autres animaux. Elle se trouve entre chaque espèce mais elle n'est pas infranchissable, elle cache des évolutions, des transitions.

Rousseau aussi, à sa manière, se servira également du modèle animal pour comprendre l'homme et sa vie en société.

